



DES EXCUSES À LA
RÉCONCILIATION

Annexe 4 : Transcription des témoignages
de survivants enregistrés sur le DVD

ANNEXE 4 : TRANSCRIPTION DES TÉMOIGNAGES DE SURVIVANTS ENREGISTRÉS SUR LE DVD

Partie 1 : Le passé

Mary Courchene : J'ai grandi dans un milieu rempli d'amour et j'ai été très choyée. J'avais ma mère, mon père, trois frères et sœurs, deux plus vieux et un plus jeune. J'avais mishoom et kookom, mes grands-parents. Cette partie de ma vie a été remplie de bonheur.

Ann Callahan : J'avais environ quatre ans. Mes parents revenaient d'aller cueillir le séneca (le séneca est une racine utilisée par certains peuples des Premières Nations pour traiter la toux et le rhume. Aujourd'hui, on s'en sert dans la préparation des sirops et des pastilles contre la toux vendus dans le commerce). Ils avaient une charrette anglaise (un wagon à deux places) tirée par des chevaux. Ils m'ont mis devant un arbuste de petite taille, un buisson de Saskatoon et m'ont dit de faire le tour du buisson et de remplir mon ventre de saskatoons. Je les entendais; ils étaient encore assis dans le chariot et ils parlaient cri. Ils disaient : « Regardez notre petite fille. Elle est si jolie. Nous l'adorons ». J'étais vraiment heureuse; c'était une belle partie de ma vie.

Ed McCorrister : Il y a longtemps, quand j'étais jeune, je me souviens que tout le monde s'entraidait, surtout lorsqu'il y avait des travaux à faire autour de la maison. S'il fallait par exemple construire une maison... À cette époque-là, les maisons étaient faites en bois rond et il fallait appliquer beaucoup de chaux pour les construire et les isoler contre le froid. Alors, ils organisaient une corvée et tout le monde arrivait pour aider et finir le travail en une journée. C'était la même chose pour les tâches agricoles. Beaucoup d'entre nous avaient des petits champs et des fermes et quand la batteuse arrivait tout le monde venait pour faire le travail et finir le battage. Ils allaient aider chaque fermier qui avait du travail à faire et aidaient pour tout finir en une journée. Ils ne recevaient pas d'argent, juste des repas. C'est tout ce qu'ils gagnaient à cette époque-là. Nous avons un très bon système en place pour faire les choses.

Kathy Bird : De mon enfance à Norway House je me souviens que nous vivions tous sur la réserve et que c'était un endroit très naturel. Il n'y avait pas de routes; c'était ce qu'on qualifierait aujourd'hui d'endroit isolé. Un avion apportait le courrier une fois par semaine et il n'y avait presque pas de bateaux à moteur, de motoneiges ou de véhicules. Nous vivions vraiment des produits de la terre.

Grace Zoldy : Quand j'ai grandi au sein du peuple Michif [Métis], il n'y avait pas d'anglais. Il n'y avait que la langue michif et le mode de vie des Michif. (Le michif est une langue composée d'éléments du français, de l'anishinaabe et du cri, parlée par beaucoup de Métis. Les Métis se qualifient souvent eux-mêmes de Michif.)

Mary Courchene : Les seuls livres que nous avions à la maison étaient des bandes dessinées. J'adorais ces livres que je pouvais regarder pendant des heures. Je me demandais ce que les mots dans les bulles pouvaient signifier. J'avais l'habitude d'inventer mes propres histoires autour des personnages de bande dessinée.

Kathy Bird : J'ai commencé à aller à l'école comme externe, mais dans un pensionnat. Il y avait environ – peut-être, je ne suis pas certaine – cent ou deux cents pensionnaires. Nous allions tous à cette école, mais nous habitions chez nous.

Mary Courchene : Quand ma mère nous a dit que nous allions aller à l'école, nous étions contents. Ce qu'elle ne nous a pas dit, c'est que nous allions y vivre.

Dorothy Stranger : Ils nous ont dit, évidemment, qu'envoyer nos enfants dans les pensionnats serait mieux pour eux. Ils nous ont fait croire que c'était un bon endroit où aller.

Percy Bird : Nous campions près du lac et un camion avait l'habitude de passer pour ramasser les enfants et les amener au pensionnat. C'était une compétition entre l'Église catholique romaine et l'Église anglicane, comme chasser des papillons avec un filet : les enfants couraient dans tous les sens pour s'échapper.

Kathy Bird : Dans notre famille, les enfants sont nés avec des cheveux clairs. C'est difficile à croire, mais j'étais blonde quand j'étais toute jeune. Ils nous regardaient différemment si nous avions le teint pâle et les cheveux clairs.

Mary Courchene : Je me souviens d'avoir marché jusqu'à l'école avec mon frère et ma mère. Nous avons grimpé les grandes marches et ma mère a sonné la cloche. Une femme étrange a ouvert la porte, étrange parce qu'elle était habillée très différemment. Elle faisait presque peur. Elle était tout en noir et blanc et on ne voyait que son visage.

Kathy Bird : Ils nous ont alignés, ont coupé nos cheveux et ont mis de la poudre blanche dans nos cheveux – du DDT probablement. Ils nous alignaient aussi pour prendre une douche ensemble. C'était un peu choquant!

Mary Courchene : Je me souviens, c'était probablement aussi le premier jour, une sœur m'a prise par la main et nous avons marché dans un immense édifice jusqu'à une salle, une grande salle avec plusieurs rangées de lits; c'était notre dortoir. Elle m'a montré un lit sur lequel se trouvaient des vêtements et m'a dit de mettre les vêtements.

Flora Zaharia : J'ai eu sept ans en juillet, alors en septembre, j'ai fait mon petit sac avec mon frère. Au début, j'étais assez excitée parce que c'était nouveau. Ma mère me répétait : « Tu auras beaucoup de petites filles avec qui jouer maintenant. » Elle essayait de me rassurer, j'imagine, à propos de l'école.

Grace Zoldy : Pour moi, les personnes qui nous enseignaient n'étaient pas des enseignants. Je pense qu'ils étaient simplement envoyés par le gouvernement en disant qu'ils étaient des enseignants pour nous faire la classe. Je suis très catholique, mais tout tournait autour de la religion dans l'école; le côté éducatif était minime.

Charlie Nelson : Je suis parmi les chanceux qui n'ont pas été pris à l'âge de cinq ou six ans. Sur la réserve, l'école allait jusqu'en 6^e année. Ensuite, nous sommes allés à l'école de la ville de 1962 à 1964. Après, je suis allé au pensionnat d'Assiniboia, 60 miles plus loin. Ce n'était pas trop mal. Je pouvais retourner chez moi toutes les deux semaines, ou mon père venait me chercher quand il était en ville. Mais le reste des élèves qui allaient à l'école avec moi y restaient essentiellement toute l'année.

Dan Thomas : Il y avait un garçon d'environ six pieds qui devait bien peser deux cents livres et qui donnait des coups de pied à un autre garçon qui devait utiliser l'urinoir. J'ai dit : « Arrête! Attaque-toi à une personne de ta taille. » Il s'est retourné et a dit : « Comme toi? » À partir de ce jour, pendant trois ans, presque tous les jours, je me suis battu avec ce garçon, jusqu'à ce qu'il soit expulsé de l'école.

Charlie Nelson : Nos repas étaient bons. Ma mère se débrouillait avec ce qu'elle avait. J'avais l'habitude de manger du lapin, du poisson et du chevreuil. C'était notre alimentation et c'était bon.

Ann Callahan : Mon père est arrivé de la grange en disant : « Va mettre ta jolie robe. » J'ai mis ma robe, qui était faite de sacs de farine. Il y avait des fleurs dessus. J'étais si contente! Je me disais que j'allais peut-être aller quelque part de spécial. Il m'a placée dans la charrette à côté de lui. Quand nous sommes sortis d'un boisé, j'ai vu un grand édifice rouge. Mon père a attaché les chevaux. J'étais sur le balcon et mon père est redescendu pour aller voir les chevaux. J'ai soudainement compris qu'il allait me laisser là. Il avait déjà retourné les chevaux et repris le chemin. Instinctivement, je me suis lancée à sa poursuite. Il m'a vue, a arrêté les chevaux et est descendu de la charrette. Il avait des grosses larmes dans les yeux. Il a dit : « Ma petite fille, je ne peux pas te garder. Je ne peux pas te ramener à la maison. Tu dois rester ici. » Et il a ajouté : « C'est la loi. L'agent des Indiens [les agents des Indiens étaient des représentants du gouvernement qui faisaient la loi dans les réserves] a dit que c'était la loi. »

Mary Courchene : Le jour où j'ai commencé à aller au pensionnat a marqué le début d'une vie très différente pour moi. Pouvez-vous imaginer une enfant de cinq ans retirée d'un foyer heureux et affectueux pour être placée dans un environnement étranger, sans affection ni amour d'aucune sorte? Ce jour a marqué le début de dix années de misère extrême pour moi.

Garry Robson : Ma mère n’a pas pleuré. Ma grand-mère n’a pas pleuré. C’est seulement beaucoup plus tard dans ma vie que j’ai commencé à comprendre en parlant aux Aînés que les parents ne pleuraient pas pour éviter que les enfants commencent à pleurer. Si nous avions commencé à pleurer, quand aurions-nous pu arrêter? Un autre homme âgé m’a dit un jour : « Quand on marchait sur les routes de notre communauté, on pouvait entendre les sanglots venant des maisons où les enfants avaient été pris. »

Ann Callahan : C’est comme si la vie avait été retirée de la communauté. Je sais que cela devait être très douloureux pour eux. Mais il ne nous laissaient pas voir cette douleur.

Dorothy Stranger : L’infirmière a eu la bonté de téléphoner de l’hôpital parce que mon mari travaillait à l’hôpital. Elle a appelé pour dire : « M. Stranger, vous devriez venir voir votre fils. » Quand il a demandé pourquoi, elle a répondu : « Il est à l’hôpital depuis plusieurs jours. Il s’est cassé la hanche et il est très seul. Il pleure tout le temps, il ne mange pas et il ne peut pas se lever. Quelqu’un doit venir le voir. » Mon mari est entré à la maison très en colère et il m’a dit de me préparer : « Nous allons chercher Stuart pour le ramener à la maison. » Il n’y avait pas d’ambulance ni d’autre moyen de transporter les malades, alors nous avons pris le vieux Ranch Wagon [une familiale fabriquée par Ford entre 1952 et 1977] et nous sommes partis. Cet enfant, il devait avoir sept ou huit ans, s’est vite remis à marcher avec son plâtre et tout. Il marchait, il mangeait et il jouait. Toute une différence. J’ai saisi l’occasion de dire au directeur : « Pensez-vous que nous n’aimons pas nos enfants? Pensez-vous que nous les avons oubliés? Nous adorons nos enfants et nous avons été profondément blessés quand nous avons appris qu’il était à l’hôpital sans que nous ayons été prévenus. »

Mary Courchene : Pendant les onze années que j’ai passées dans cette école, on m’a systématiquement enlevé toute ma dignité et ma fierté et je me suis vraiment détestée pour ce que j’étais, une Indienne. Je me souviens d’être retournée chez moi quand j’avais onze ans; en entrant dans la maison, j’ai vu mon père et ma mère assis dans la cuisine buvant une tasse de thé. Mon père m’a regardée avec une grande expression de joie et il a dit [paroles en anishinaabe], ce qui signifie « Ma fille est de retour. » Je me souviens avoir regardé mes parents avec haine, une haine très intense. J’ai regardé mon père et – j’avais onze ans – je lui ai dit : « À partir de maintenant, on ne parle qu’anglais dans cette maison. » Mon père m’a regardée et a regardé ma mère complètement ébahi, en état de choc, et il a dit à ma mère [paroles en anishinaabe] : « Ça veut dire que je ne parlerai plus jamais à cette petite fille. » Je me souviens que pendant cet été là, chaque fois que je commençais à dire quelque chose en anglais, mon père disait [paroles en anishinaabe] « Parle ta propre langue. » Et je le remercie de m’avoir transmis la détermination de garder ma langue. Malheureusement, ça s’est arrêté là, parce que je n’ai pas transmis ma langue et ma culture à mes sept enfants.

Kathy Bird : En fait, j'ai appris ma langue à l'école, même si elle était interdite. Il fallait souvent contrevenir aux règlements pour survivre dans les pensionnats. Ma mère est Dakota, donc elle ne parle pas le cri. Elle a épousé un Cri du nord et la langue parlée à Norway House était le cri. Parce que ma mère ne parlait pas la langue, elle parlait anglais. Nous avons appris l'anglais et un mélange de cri quand nous étions petits, mais c'est surtout dans la cour d'école que j'ai appris la langue, avec les autres enfants de l'école. Même si nous n'avions pas le droit, nous parlions notre langue. Et je suis très contente de l'avoir fait, parce que cela m'a permis de bien l'apprendre.

Ed McCorrister : Le plus gros problème dans les pensionnats autochtones, c'est qu'on ne nous enseignait jamais les valeurs de notre peuple. L'une de ces valeurs les plus importantes est la manière d'élever les enfants. La structure familiale que nous avons pour élever les enfants il y a longtemps est l'un des enseignements qui se sont perdus à cause des pensionnats. Et c'est pour cette raison que les générations d'aujourd'hui ne savent pas comment être parents comme l'étaient nos ancêtres, et ne savent pas comment enseigner à leurs enfants les valeurs qui étaient chères à nos ancêtres.

Mary Courchene : J'avais une petite fenêtre. Quand nous montions au dortoir, je courais à cette fenêtre pour voir ma maison. Et si j'apercevais de la fumée sortant de la cheminée ou que je voyais ma mère ou mon père dehors, j'étais un peu réconfortée et je me sentais moins seule. Cette émotion, cette solitude restent toujours en moi. Je suis maintenant une aînée et je ressens encore parfois la solitude que j'éprouvais dans mon cœur.

Garry Robson : Le fait que notre peuple ait si peu examiné sa propre histoire, sa culture, son identité, provient de l'expérience des pensionnats indiens.

Kathy Bird : Cinq générations de personnes ont vécu des pertes. Nous sommes tristes en raison de ce que nous avons perdu, de ce qui nous a été enlevé. Quand nous étions jeunes, on n'entendait jamais dire que les nôtres agissaient comme aujourd'hui : les meurtres, le mauvais traitement des enfants et toutes ces choses. Cela ne se produisait pas il y a deux ou trois générations.

Garry Robson : On peut voir comment nos communautés sont dévastées encore aujourd'hui. Même si nos enfants n'ont jamais mis les pieds dans un pensionnat, ils sont malgré tout le produit de l'expérience de ces écoles.

Kathy Bird : Nous n'avions pas de voix, aucun contrôle. Et quand j'en suis sortie, j'ai commencé à chercher notre identité, commencé à apprendre d'où nous venons, à connaître nos sociétés. [Beaucoup de Premières Nations ont ou ont eu des groupes ou des sociétés qui étaient des organisations au sein de la tribu, de la bande ou de la communauté. Ils comprennent des sociétés militaires telles que Dog Soldiers of the Crtetsrne, ou encore la Grand Medicine Society on medewewin des Anishinaabe.] Nous avons tout cela et les pensionnats en ont détruit une grande partie, ils nous ont pris notre langue, notre spiritualité, nos sociétés, nos communautés, le rôle des grands-parents, des tantes, des oncles. J'ai commencé à écouter les Aînés qui vivaient à cette époque et qui ont commencé à transmettre leur savoir traditionnel aux jeunes. C'est ce qui nous donne des forces. C'est ce qui nous oriente. C'est ce qui nous enracine.

Partie 2 : Le présent

Visionner le segment de CBC News : *Moose Factory Indian Residential School*

Dan Thomas : Dans les régions gérées par des traités, ici dans l'Ouest du Canada, les Prairies, les gens voulaient des écoles dans leurs communautés, et cette demande a été ajoutée aux traités. Malheureusement, nous avons fini avec des pensionnats administrés par les églises et financés par le gouvernement [des écoles financées par la province plutôt que des pensionnats financés par le fédéral] à travers tout le pays. Notre peuple ne souhaitait pas avoir des pensionnats indiens.

Ed McCorrister : Pour moi, il est important que tout le peuple du Canada, les Canadiens, sache que le gouvernement nous a maltraités et qu'il n'a jamais respecté aucun des traités signés avec nos peuples.

Garry Robson : Avec les traités, nous avons tout de même encore un mode de vie, mais ce qui a affecté la vie de nos peuples, c'est la *Loi sur les Indiens* et les Affaires indiennes. Si vous retournez en arrière, vous verrez que les Affaires indiennes croyaient avoir le droit d'éduquer les enfants autochtones. Dans la *Loi sur les Indiens*, il est dit que nos enfants ne pouvaient pas manquer plus de trois jours d'école consécutifs; autrement, les parents pouvaient aller en prison.

Dan Thomas : Les pensionnats indiens étaient une décision politique d'imposer une sorte de pouvoir à un peuple.

Ann Callahan : On comprend vite ce qu'était l'objectif – le processus d'assimilation enraciné dans la colonisation. On ne pouvait plus parler notre langue. On ne pouvait plus tenir de cérémonies et surtout pas brûler le foin d'odeur.

Percy Bird : J'ai commencé quand j'avais trois ans et je suis sorti à dix-huit ans. J'y ai passé quinze ans. Je n'ai donc pas vraiment de culture.

Garry Robson : L'idée n'était pas vraiment d'éduquer les enfants, mais plutôt de les éloigner de leurs parents pour qu'ils deviennent différents d'eux.

Percy Bird : L'unique objectif de l'école était d'éliminer l'Indien dans la personne. Mais il ne restait après qu'une coquille sans identité.

Grace Zoldy : Il fallait endurer le rabaissement quand d'autres personnes étaient présentes. Ils nous agrippaient par les cheveux et disaient que la langue michif n'existait pas. Mais cela n'est rien, rien du tout.

Percy Bird : Si on nous surprenait à parler notre langue, on nous punissait. Si on pratiquait n'importe quoi qui ait une signification religieuse et que les peuples faisaient dans les réserves, on nous isolait pour nous laver le cerveau en nous disant que ces choses étaient diaboliques.

Kathy Bird : Nous avons commencé à parler des pensionnats indiens. J'exprimais mon point de vue sur les effets qu'ils ont eus sur moi. Après, une femme avec deux enfants m'a dit : « Et ton éducation? Tu es infirmière en santé communautaire. Tu as un bon emploi. Tu as eu ton diplôme. Est-ce que ça ne compte pas? » Je l'ai regardée et j'ai répondu : « Est-ce que ce sont tes enfants? Quand tu vas partir d'ici, tu vas laisser tes enfants avec moi. Ils vont parler une langue différente. Ils vont apprendre ma langue et s'habiller à ma façon. Je vais tout décider pour eux. Après, tu pourras les reprendre et tu pourras en faire ce que tu veux. » Elle m'a regardée, choquée. Je lui ai dit : « Vas-tu me laisser faire? » Elle a répondu que non. J'ai ajouté : « Tu vois, c'est ça qui nous est arrivé. »

Garry Robson : Je ne crois pas vraiment que les pensionnats aient été créés pour nous éduquer. Si certains de nos membres en ont tiré une éducation, c'est en dépit du système des pensionnats indiens.

Dan Thomas : La motivation était étouffée. Ceux qui étaient des enregistreuses étaient de bons élèves. C'était ceux qui pouvaient répéter tout ce que l'enseignant voulait entendre. Ceux qui pouvaient le faire tout le temps avaient des notes parfaites. Ceux qui posaient une question à propos de quelque chose ou d'une expérience dans le monde qui nous entoure étaient considérés comme des fauteurs de troubles. Pour moi, c'est exactement le contraire de ce que l'éducation devrait être.

Flora Zaharia : Ce qui rendait les choses encore plus difficiles, c'était le fait que nos superviseurs et même certains de nos enseignants étaient d'origine française et parlaient tout le temps français. L'anglais que nous apprenions était imparfait. C'est pour cette raison que nous parlons de cette manière, à cause des enseignants qui étaient nos modèles.

Garry Robson : Ils nous mettaient à l'école pour une demi-journée. On passait une demi-journée à l'école, l'autre au travail. Les filles faisaient la lessive et ce genre de choses, tandis que les garçons travaillaient dans les granges et les champs.

Ann Callahan : On nous faisait faire la lessive, laver les planchers, cuire du pain, déterrer les pommes de terre dans les champs, peler les légumes, laver la vaisselle. Mon éducation de la 1^{re} à la 8^e année n'a pas été très bonne.

Garry Robson : Ces élèves pouvaient être gardés pendant huit ans pour leur enseigner la 4^e année et après, ils devenaient simplement travailleurs au même endroit.

Visionner : Extrait des excuses présentées par le premier ministre Harper—voir la transcription des excuses.

Grace Zoldy : Les choses qu'ils faisaient : des petits garçons de six ou sept ans qui allaient quelque part avec des prêtres ou des frères ou quelque chose comme ça. Ils faisaient continuellement des choses. Quand cela sera-t-il pardonné? Quand la personne à qui c'est arrivé oubliera-t-elle? Ça va être très, très long.

Ann Callahan : Personne n'a rien dit pendant longtemps, jusqu'à ce que le Grand Chef Phil Fontaine révèle son expérience dans un pensionnat indien. C'est ce qui a ouvert les vannes.

(Visionner : Segment de la CBC du 30 octobre 1990 : Phil Fontaine révèle avoir subi des sévices sexuels, physiques, psychologiques dans les pensionnats indiens.)

Reporter : Phil Fontaine, le chef du Manitoba's Assembly of Indian Chiefs, a appelé les représentants de l'Église catholique aujourd'hui pour demander une enquête. Il dit avoir été victime de mauvais traitement par le personnel de l'école, comme l'ont été d'autres enfants.

Phil Fontaine : La violence sexuelle se produisait. Nous le savions. Nous avons de l'expérience, une expérience collective. La violence physique se produisait, comme les mauvais traitements psychologiques, les privations et autres.

Reporter : Fontaine dit avoir été victime de violence sexuelle dans la réserve Fort Alexander [Première Nation Sagkeeng] au nord de Winnipeg.

Shaneen Robinson : Le lendemain [des excuses du gouvernement fédéral], mon père [l'Honorable Eric Robinson, alors ministre de la Culture, du Patrimoine et du Tourisme], qui était membre du gouvernement provincial, voulait faire une déclaration officielle au nom des survivants de pensionnats indiens. Il s'est levé à l'Assemblée législative ce jour-là et a dit devant tout le monde une chose que je n'aurais jamais cru l'entendre dire. Il a parlé de la violence sexuelle dont il a été victime et des mauvais traitements qui se produisaient; il a parlé de son comportement dysfonctionnel et en a expliqué les raisons.

(Visionner : Segment de l'Assemblée législative du Manitoba : le ministre Éric Robinson révèle avoir été victime de violence sexuelle dans un pensionnat indien.)

Eric Robinson : D'autres souvenirs sont plus difficiles à revivre. Être agressé sexuellement par un prêtre à un jeune âge m'a donné une vie de douleur et d'angoisse. Me faire dire que c'était ma faute et apprendre ensuite à blâmer tout le monde autour de moi a eu des effets négatifs sur mes relations personnelles.

Dan Thomas : Je me souviens d'avoir parlé à des Aînés à propos de la manière dont nous étions traités dans les pensionnats. Ils racontaient s'être fait remplir la bouche de bobines de fil presque jusqu'à en avoir la mâchoire cassée pour avoir parlé leur propre langue; d'autres ont eu la langue percée par des aiguilles. Beaucoup d'actes ont été commis au nom de l'éducation et de la chrétienté alors qu'ils n'avaient rien à y voir.

Grace Zoldy : Je me souviens des jeunes filles qui avaient leurs menstruations; les sœurs les faisaient s'asseoir et quand elles étaient mouillées, il fallait qu'elles se lèvent pour que les autres puissent les voir et voir le plancher souillé.

Percy Bird : Je voulais aller aux toilettes et je ne pouvais pas le dire parce que le superviseur était à l'intérieur et je ne pouvais pas parler aux gars alors je finissais par faire dans mon pantalon et j'étais puni sévèrement. Elle sortait, me traînait en me punissant tout le long et me faisant sentir la honte. Elle m'emmenait dans la salle de jeu du sous-sol, dans la salle de bain. Elle remplissait le bain d'eau bouillante et me faisait me déshabiller. Je m'agrippais aux deux côtés du bain et elle essayait de me pousser dans l'eau juste pour me montrer que j'avais mal agi. Et ce n'est pas arrivé une seule fois, c'est arrivé souvent.

Grace Zoldy : Ma grand-mère m'a dit quand je suis arrivée que je devais aller au magasin. Pour y aller, je devais passer devant l'école. J'ai couru en passant devant et je l'ai vue sortir avec un homme et tout à coup, j'ai entendu quelqu'un courir derrière moi. Je me suis retournée et c'était Roger, l'homme qui l'accompagnait. Il m'a dit que la sœur voulait me voir. J'ai demandé pourquoi, puisque c'était après l'école. Il m'a amenée à elle et elle m'a prise par le cou, comme ça. Elle était forte. J'avais seulement neuf ans. Elle m'a jetée contre une pile de boîtes qui se trouvaient là. Elle est allée à l'armoire et a pris d'un tiroir une grande lanière. Elle m'a battue et battue et battue. Elle m'a frappée ici. Elle m'a pris par les cheveux et je la suppliais d'arrêter. Elle m'a ensuite jetée hors du placard dans la salle de classe et m'a donné quelque chose pour m'essuyer les yeux. Je n'étais pas prête à sécher mes larmes. J'avais si mal que je suis rentrée chez moi en pleurant. Je ne pouvais pas aller au magasin. Je suis retournée chez moi en pleurant et j'ai raconté ce qui c'était passé à ma grand-mère. Elle m'a dit : « Tu as dû faire quelque chose. Cette religieuse ne t'aurait pas frappée pour rien. »

Ann Callahan : À l'âge de douze ans, j'ai décidé que je n'aimais pas le pensionnat indien. Mon amie et moi avons donc pris la décision d'attendre le soir pour nous glisser sous la clôture et partir – ce que nous avons fait. Nous savions qu'il ne fallait pas rester sur les routes, alors nous nous déplaçons dans les buissons et, couvertes d'égratignures, nous dormions dans un vieux tronc évidé. Nous pouvions les entendre sur la route, ils appelaient nos noms, l'agent de la GRC, le directeur et des garçons plus âgés. Nous sommes arrivés chez mes parents tôt ce matin-là. Mon père coupait du bois. Il nous a entendues dans les buissons et a dit : « Sortez de là les filles » et nous sommes entrés dans la maison. Ma mère avait du ragoût de lapin chaud pour nous et du bannock. Nous avions si faim. « Dépêchez-vous, disait mon père, ils vont revenir. » Et comme de fait, ils sont revenus. Mon père nous a dit qu'il fallait retourner, qu'autrement ils iraient en prison, qu'ils ne pouvaient pas nous garder à la maison. Alors, nous sommes reparties. À notre retour à l'école, le directeur nous a emmenées dans son bureau, il a pris la grosse courroie de cuir qui était toujours suspendue au mur et il nous a frappées d'ici à ici, des deux côtés, au point où je ne pouvais plus plier les coudes à cause de l'enflure. Mais notre punition ne s'est pas arrêtée là. Une vieille surveillante – elle était si méchante – nous a emmenées dans le dispensaire pour nous raser complètement. Ensuite, elle nous a fait marcher dans l'école avec un panneau sur le dos qui disait « Je ne me sauverai plus. »

Dan Thomas : Dans notre école, quarante places étaient financées pour des élèves des traités. Le reste des élèves étaient soit des Métis ou des non-Autochtones. Un de mes cousins était le numéro 41, alors quand sa communauté l'a envoyé à l'école, ils ont dit qu'ils n'avaient pas de place pour lui et l'ont renvoyé chez lui. De retour à la maison, où il n'y avait pas d'école, on lui a dit qu'il devait aller à l'école et on l'a renvoyé là-bas. Alors, il est passé comme ça de la maison à l'école plusieurs fois jusqu'au jour où il a fui pendant le transport. Il a abouti en prison d'où il m'a écrit pour me dire : « Dan, j'aimerais que tu essaies de venir me rejoindre ici. On nous donne trois repas par jour et du dessert. Nous avons la télévision en couleur et ils nous paient pour faire des tâches pour que nous puissions acheter des cigarettes. Et il y a une salle d'exercice. C'est la meilleure vie. Essaie de venir, tu vas aimer ça aussi. »

Jesse Green : Ceux qui ont abandonné sont ceux qu'on voit dans les prisons et dans la rue.

Grace Zoldy : Nous avions un cours de religion. Ce prêtre s'est levé de là où il était assis. Il avait l'habitude de s'asseoir devant nous, comme ça. Il s'est levé et a pris un garçon – son nom était Robert. Il l'a emmené là et l'a mis ici, les fesses qui dépassaient. Il avait sa tête sous la chaise comme ça. Et il a pris une grosse planche large comme ça et il a frappé ce petit garçon plusieurs fois. Il n'a pas pleuré. Le prêtre a lancé la planche et a retiré le garçon. Il y avait du sang partout. Il aurait pu le tuer!

Garry Robson : J'ai vu des gens perdre la vie. Un garçon avait le cancer et il montait au dortoir pour se coucher après le déjeuner, jusqu'à ce que les classes commencent. Il se faisait traiter d'Indien paresseux. Ils ont fait un règlement : personne ne pouvait se trouver dans les dortoirs entre le déjeuner et le souper. C'était à cause de lui. Alors, il a commencé à dormir sur les tables, les tables de bois et les bancs de bois. Il essayait de dormir là où il pouvait, mais on ne le permettait pas. À l'automne, nous avions l'habitude de placer nos manteaux sous l'escalier pour lui, pour qu'il puisse dormir et nous allions jouer dehors sans manteau, pour l'aider. Il est devenu si malade qu'ils ont fini par l'emmener à l'hôpital. Il n'est jamais revenu. Il est mort.

Ann Callahan : Quand j'ai fait des entrevues avec les Anciens dans le cadre de ma maîtrise, ils m'ont parlé de quatre jeunes enfants qui sont morts à l'école. Un s'est pendu, un s'est noyé et un avait apparemment été fouetté dans la grange où il était mort recroquevillé. Pour le quatrième, je sais ce qui est arrivé, parce que j'étais à l'école quand Ronnie S. est mort. De septembre à la fin octobre, nous avions l'habitude de l'entendre pleurer de l'autre côté, du côté des garçons. Tous les soirs, il pleurait. Je pense que les autres garçons essayaient de le soulager, de mettre des chiffons froids sur son front. Puis, on ne l'a plus entendu pleurer. Nous nous sommes regardées en nous demandant pourquoi. Le matin suivant, nous avons appris qu'il était mort pendant la nuit. Ce jeune n'a reçu aucune attention médicale. Pas un médecin n'est venu le voir, pas une infirmière. Il n'y a pas eu d'enquête. Quand j'ai fait des recherches dans les dossiers du gouvernement fédéral, je n'ai rien trouvé sur l'histoire de ce garçon. Peut-être que les dossiers ont été purgés. Mais beaucoup de mes anciens

camarades peuvent le dire. Oui, nous étions là quand Ronnie S. est mort. Les parents aujourd'hui cherchent ce petit garçon... ils savent où il est, atawiya (expression crie signifiant « enfin »), dans le cimetière, mais où? Il n'y a même pas de pierre tombale.

Percy Bird : Ceci est mon foyer. Ceci est mon refuge. Ici, je suis en sécurité et je dois apprendre à survivre, à m'adapter à cet environnement.

Ann Callahan : C'est une chose que nous avons apprise. Nous étions tous complices pour survivre. Nous avons toujours faim. Nous avons l'habitude de manger des pissenlits et des bourgeons de caragana pour combattre la faim.

Garry Robson : J'ai appris à mentir, à tricher, à voler au pensionnat. Je suis devenu un très bon menteur parce qu'on nous battait jusqu'aux larmes. Alors quand ils levaient la main comme ça avec le fouet, j'avais déjà les larmes aux yeux. Dès que j'étais frappé, je n'avais qu'à crier comme si je pleurais. J'étais bon menteur à ce point. J'avais l'habitude de courir jusqu'aux champs des fermiers, là-bas, et de voler du grain dans les silos. On courait de l'autre côté du chemin pour aller voler dans la ferme expérimentale. On allait dans le jardin voler des navets et des patates parce qu'on avait faim. On allait derrière prendre les blocs de sel des vaches pour frotter les patates et le navet pour leur donner un peu de goût.

Percy Bird : Je me souviens du vieux pasteur le dimanche, penché par-dessus sa chaire : « Vous les Indiens, vous ne serez jamais bons à rien. Vous êtes des ratés. » Et dans notre tête, nous avons décidé que puisque c'était comme ça, nous allions vivre comme ça.

Garry Robson : La violence a commencé à l'intérieur même, entre garçons. Un gars me faisait voler du pain pour lui et avait l'habitude de me frapper au visage comme ça en disant : « L'as-tu apporté? L'as-tu apporté? » La deuxième année, ma mère ne m'a pas dit de ne pas me battre. Quand il m'a demandé encore du pain, je l'ai apporté dans la salle de jeu. Il est venu vers moi et a commencé à me frapper en disant « L'as-tu apporté? L'as-tu apporté? » Je l'ai frappé très fort et à partir de ce moment-là, j'ai commencé à me battre. Je ne sais pas à quel point j'ai été affecté par le pensionnat indien. Mais avec mon cousin Gary et sa petite amie, nous attendions les feux d'artifice sur le bord de la rivière Rouge. Elle était assise entre nous deux. Gary a dit : « Chatouillons-la ». Nous avons attrapé chacun un bras et avons commencé à la chatouiller. Puis il a dit que les feux d'artifice commençaient et il a laissé son bras. Elle s'est retournée et m'a frappé. L'instant d'après, j'étais sur elle et je lui ai dit : « Si jamais tu me frappes encore, je te brise le cou. » Soudainement, je me suis ressaisi et j'ai eu très, très peur. J'ai failli lui faire mal à cause de ce qui m'est arrivé au pensionnat.

Dan Thomas : Nous ne sommes plus dans ces écoles depuis des décennies, mais la motivation de faire ce qui doit être fait n'est tout simplement plus là. C'est comme si une grosse main lourde pesait sur les gens, les empêchant de faire les choses nécessaires pour vivre une bonne vie.

Percy Bird : Vous avez tendance à agir de la manière dont vous avez été traité. Je savais que quelque chose n'allait pas. J'avais ma ceinture – comme si ma main ne suffisait pas – et je l'ai frappé sur les fesses. J'allais le refaire, mais ma femme m'a arrêté en me disant : « C'est trop. » Je ne voyais pas d'autres familles punir leurs enfants comme je le faisais à cette époque. Pourtant, je croyais bien agir. J'ai lâché ma ceinture, lâché mon enfant et je l'ai serré dans mes bras. Mais à partir de ce moment-là, j'ai abandonné toute responsabilité en matière de discipline. J'avais peur de continuer à maltraiter mes enfants comme j'avais été maltraité.

Garry Robson : Alors que je m'enfonçais dans cette voie sans issue, ce sont les Anciens qui m'ont aidé en me montrant une autre vie. Ils ont parlé de l'histoire de notre peuple, de notre culture, de notre identité, de qui nous sommes et de ce que nous sommes. Et plus ils me parlaient, plus j'étais fier de qui je suis.

Kathy Bird : J'ai décidé d'écouter les Anciens qui ont commencé à partager leur savoir traditionnel avec beaucoup de jeunes. C'est ce qui nous a donné des forces, ce qui nous a guidés, enracinés.

Garry Robson : « Vous savez, nous ne serons pas toujours là. » Les personnes âgées avaient l'habitude de nous le répéter tout le temps. Ils disaient : « Écoute ce que je te raconte. Un jour, c'est toi qui devras le raconter. » Quand tu vois les Anciens commencer à partir, tu commences à comprendre l'importance de ce qu'ils disaient dans nos vies. Pour moi, je crois que ceci [le DVD] est tout aussi important. Un jour les gens diront : « Est-ce que c'est vrai? Est-ce que ça s'est vraiment passé? » et nous dirons : « Oui, regardez. » Nous n'avons pas perdu notre langue, notre culture, notre identité par choix. Ce sont ces pensionnats indiens qui ont été mis en place – un endroit où oublier. Mais après tout ce temps, il y a encore des gens qui ont conservé ces histoires pour nous les transmettre. Notre tâche, notre rôle, notre responsabilité sont d'essayer de les transmettre à notre tour à ceux qui vont suivre. C'est ce que j'aimerais enseigner à nos enfants, être capables de voir les bons côtés au lieu de toute la cochonnerie négative qu'ils apprennent eux-mêmes.

Jesse Green : Les Autochtones ne sont pas à la recherche de tout ce qui est gratuit. Nous sommes simplement là pour essayer de survivre sur une terre où nous avons jadis survécu sans l'aide de personne.

Percy Bird : Si nous n'avions pas subi cent ans d'assujettissement, jusqu'où nous serions-nous rendus, si nous avions été traités comme des égaux?

Partie 3 : Le futur

Shaneen Robinson : C'est en regardant les excuses du premier ministre à la télévision qu'il a commencé à se confier. Je pense que c'était la première fois que je voyais mon père ému et que je l'ai entendu parler de ce qui lui est arrivé.

Ann Callahan : C'était une expérience très émouvante. Je ne l'aurais jamais cru avant de le voir signer. J'ai dit à mon amie : « Il signe vraiment ce document. » Parce que tant de temps s'était écoulé. Les églises – Église Unie, presbytérienne, anglicane – ont finalement présenté leurs excuses aux gens et le gouvernement fédéral s'est excusé.

Flora Zaharia : Le gouvernement a réalisé ce qui s'était passé et a accepté ses erreurs. Ils ont compris le tort que cela nous a causé à tous. Les excuses signifient qu'ils en prennent la responsabilité. À cause de tout cela, je crois que nous devons pardonner aussi.

Anna Parenteau : Je crois que pour beaucoup de survivants des pensionnats indiens, c'était nécessaire pour savoir que quelqu'un reconnaît la douleur qu'ils ont endurée.

Percy Bird : Je sais que certaines personnes ont été affectées de manière très positive, d'autres de manière négative. Je ne sais pas si c'est véritablement sincère ou une simple formalité?

Rebecca Chartrand : C'est un pas dans la bonne direction parce que cela contribue à la sensibilisation et à la reconnaissance du fait que oui, ces événements ont eu lieu.

Grace Zoldy : Nous [les survivants Métis] n'avons droit à rien. J'aimerais savoir comment ils ont pris cette décision, que les Premières Nations avaient droit au règlement, mais pas nous. Je ne suis pas jalouse des Premières Nations. Ils ont ce qu'ils méritent. Mais qu'en est-il des Métis? Il y a un manque de confiance. Tant de choses se sont passées. Pendant combien d'années nous a-t-on menti? Combien d'années? La réconciliation? Il faudra voir quelque chose de positif avant d'y arriver. Nous n'avons encore rien vu.

Dan Thomas : Le pensionnat où j'ai vécu était un pensionnat provincial qui fonctionne encore, mais pas de la même façon que quand j'y ai vécu. Parce que les deux écoles provinciales qui étaient au Manitoba – une à Cranberry Portage et une à Teulon – n'ont pas été incluses dans l'indemnisation des survivants de pensionnats indiens, pour moi, les excuses sont seulement des mots, parce qu'elles n'ont pas plus d'effet sur moi que des mots prononcés par quelqu'un. Ils ont dit : « Nous nous excusons, mais les affaires continuent. » Je n'ai vu aucun changement dans la vie de mon peuple et je n'ai certainement vécu aucun changement sur le plan personnel. Le budget de logement n'a pas changé. Le budget de la santé n'a pas changé. Personne ne construit les routes dont les gens ont besoin. Personne ne s'occupe du taux de suicide élevé de nos communautés. Les budgets consacrés à l'éducation n'ont pas changé. Quelle différence y a-t-il entre avant et après les excuses? Pour moi, ce sont seulement des mots s'il n'y a pas d'action qui suit.

Garry Robson : Les excuses ne veulent rien dire. Comment peut-on s'excuser aux personnes qui sont mortes dans ces pensionnats, s'excuser pour la violence sexuelle, physique et psychologique de tous les enfants qui sont passés par ce système? La perte de la langue, de l'histoire, de la culture, de l'identité, de la famille et de la façon d'élever les enfants? Comment s'excuse-t-on pour ça? Ce qui importait le plus, c'était que je me pardonne moi-même : que je pardonne ma famille qui est aussi passée par le système des pensionnats indiens – que je puisse pardonner tous les non-Autochtones, en acceptant qu'ils n'ont rien à voir avec le fait que j'ai été pensionnaire. Il était important que je puisse me pardonner plus que lui, qui me lisait ces excuses.

Jesse Green : Les dommages sont déjà faits. On ne peut pas renverser des centaines d'années et des générations de torts. Pour moi, ça ne veut rien dire.

Kathy Bird : Enfin, les entendre dire : « Nous nous excusons ». C'est admettre leur responsabilité.

Nichola Batzel : Je pense que les excuses ont été surtout importantes pour moi parce qu'elles ont aidé ma mère naturelle. C'est uniquement à cause de ces pensionnats que j'ai été adoptée. L'entendre dire que cela l'avait vraiment aidée m'a éclairée.

David Thomas : J'aurais aimé que ma mère soit vivante pour entendre ça. Elle aurait pu guérir et je pense que les excuses vont aider beaucoup de monde. Elles ne vont pas changer le monde, ni changer le Canada, mais je pense que le simple fait d'entendre ces mots est une reconnaissance qu'une injustice a été commise. Ce simple fait va nous donner le courage de tourner la page et d'accepter les effets de cette époque sur nos vies. Peut-être que nous avons peur de le reconnaître avant, mais c'est justifiable de dire d'accord, ça nous est arrivé. Et la sensibilisation des non-Autochtones au fait que quelque chose s'est produit... je pense que c'est un petit pas, mais un pas important.

Mary Courchene : Qu'est-ce que j'ai ressenti en entendant les excuses? Je me suis demandé si c'était une autre porte qui s'ouvrait pour nous, si nous pouvions nous réconcilier avec le passé. Et pour moi, la réconciliation doit se faire avec nos enfants, nos petits-enfants et nos arrière-petits-enfants. Nous sommes responsables de transmettre les enseignements traditionnels aux jeunes et de revitaliser et renouveler nos langues.

Garry Robson : Beaucoup des nôtres sont encore pris dans les pensionnats indiens, sont encore des survivants des pensionnats, sont encore en train de fuir l'expérience des pensionnats indiens. Ils ne veulent pas écouter; ils ne veulent pas entendre. C'était tout simplement trop douloureux, alors ils fuient. Mais ce qui est triste, c'est que leurs enfants n'ont jamais mis les pieds dans des pensionnats indiens, leurs petits-enfants non plus. Et pourtant, ils vivent l'expérience des pensionnats à cause de la génération précédente.

Mary Courchene : Nos jeunes doivent vivre tout un héritage de douleur à cause du système des pensionnats indiens. On nous a appris que nous n'étions pas assez capables et que nous ne serions jamais assez bons. Nous ne

reconnaissons pas l'importance de transmettre une langue ou une culture à nos enfants et nous en ressentons encore les effets aujourd'hui, dans notre société. Cette politique d'assimilation était une guerre contre nos communautés, notre culture. C'était noir ou blanc pour ce qui était de retirer les enfants de leurs parents. Il fallait tuer l'Indien dans les enfants. C'était la politique d'assimilation conçue par le gouvernement. Elle était délibérée. C'était un génocide culturel délibéré visant notre peuple, visant tout un groupe culturel.

Jesse Green : Il [le père de Jesse] m'a dit qu'il a été emmené quand il était très jeune et qu'il n'est jamais retourné chez lui avant l'âge de 16 ou 17 ans, sauf pendant l'été. Ils rentraient chez eux deux mois par an. Et il m'a dit que ce n'était plus pareil. Comment savoir qui sont vos parents quand vous ne vivez avec eux que deux mois par année? Et ensuite, retourner à la maison comme adolescent et s'attendre à vivre une vie normale.

Dan Thomas : Le traumatisme reste toujours. C'est comme avoir eu un accident grave. On réagit toujours à ce qui nous arrive quand on est jeune. Alors, on ne vit jamais le présent tel qu'il est. On vit continuellement dans le passé.

Nichola Batzel : Quand j'étais à l'école secondaire, je marchais dans un corridor et je pense que j'étais de mauvaise humeur. Une fille m'a tapée sur l'épaule et m'a demandé : « Quelles sont tes origines? » J'ai répondu : « Je suis Esquimau! » Alors, elle m'a regardée et m'a dit : « Tu n'es pas Esquimau, tu es Inuite. » J'ai dit : « Pardon? Tu sais qui sont les Inuits? » Et elle m'a dit : « Oui, je suis aussi Inuite. » J'étais en 11^e année et j'avais passé de ma naissance à la 11^e année essentiellement sans jamais rencontrer un autre Inuit.

Anna Parenteau : Ça ne s'est pas arrêté avec la génération des survivants des pensionnats indiens. La souffrance et la douleur ont été transmises à notre génération. Si nous n'avons pas d'aide, ça va continuer. Il y a eu beaucoup de souffrance et elle nous a été transmise. Je pense que nous en tirons une force.

Jesse Green : J'ai certainement été affecté sur le plan psychologique. Il ne m'a pas maltraité physiquement, mais plutôt psychologiquement : toute une foule de choses négatives qui sont provoquées par l'alcool dans une famille. Malheureusement, c'est devenu une chose normale pour ma génération.

Dan Thomas : Les gens de mon âge ou plus vieux ont des enfants et des petits-enfants qui adoptent des comportements et des manières de penser de ceux qui les ont élevés. On finit par avoir de multiples générations qui ne sont pas dans les pensionnats, mais qui en sont quand même affectées. Quand on regarde les gangs autochtones, la violence familiale, la pauvreté et la maladie, on voit le résultat des pensionnats indiens. Si on regarde tout ça, on voit ce avec quoi nous devons composer.

Mary Courchene : Tout le concept a complètement désintégré notre unité familiale. Vous voyez maintenant ce que cela nous a apporté. Nous avons le système de protection de l'enfance – il fait partie de l'héritage des pensionnats indiens. L'acte le plus dévastateur était de prendre les enfants et de les placer dans des endroits où ils étaient systématiquement dépouillés de toute dignité, de toute fierté, de leur langue et de leur culture.

Nichola Batzel : Après l'époque des pensionnats indiens, les efforts d'assimilation se sont poursuivis avec la rafle des années soixante [la pratique des agences de protection de l'enfance à travers le Canada de prendre sous leur tutelle des enfants des communautés des Premières Nations, des Métis et des Inuit et de les confier en adoption à des parents non autochtones – des milliers d'enfants ont ainsi été retirés de leur communauté dans les années 1960, 1970 et 1980]. Ma famille naturelle vivait au Nunavut. Je ne suis pas née tout à fait dans les années soixante, mais je suis certaine que la travailleuse sociale avait des idées d'assimilation quand elle m'a placée dans un foyer de Winnipeg.

Anna Parenteau : Pendant mon enfance dans la réserve, j'ai vu beaucoup de personnes faire une consommation abusive d'alcool, beaucoup de violence familiale. Je ne comprenais pas vraiment pourquoi ceci se produisait dans notre communauté. Beaucoup de personnes se sentent honteuses d'être Autochtones, d'être des indigènes. Cela se traduit par l'alcoolisme, la consommation de drogues, pour vivre avec la violence que ces personnes ont elles-mêmes vécue. Et ça ne s'arrête pas à une génération. La génération suivante, ma génération, en a hérité.

Mary Courchene : Leurs parents et leurs grands-parents ont été élevés dans des pensionnats. Ils n'avaient donc pas de méthode communale pour élever les enfants. Ça leur a été enlevé et pour cette raison, nos enfants et nos petits-enfants ne l'ont pas non plus. Ils ne savent pas comment être des parents.

Flora Zaharia : Certains parents avec qui j'ai travaillé avaient vécu dans les pensionnats indiens. Ils n'élevaient pas leurs enfants de la même façon, parce que c'est le pensionnat qui élevait leurs enfants. Eux n'avaient pas les connaissances et n'avaient pas eu d'exemple. Et dans le domaine de la discipline, j'ai vu des parents qui ont vécu dans un pensionnat punir leurs enfants d'une manière qui n'est pas acceptable pour les peuples autochtones. Ils ont suivi l'exemple des pensionnats. Dans ces écoles, on frappait et on fouettait les enfants et certains parents ont suivi cet exemple et ont maltraité leurs enfants.

Mary Courchene : Pendant plus de cent ans, un peuple a été presque détruit systématiquement. Ses racines, sa culture, son histoire et ses langues ont été prises. Nous avons donc un travail colossal à faire avec nos jeunes. Nous devons raconter nos histoires afin de savoir qui nous sommes et de savoir pourquoi nous sommes tels que nous sommes aujourd'hui.

Shaneen Robinson : Il y a un gros poids sur les épaules de notre peuple, sur toutes les générations touchées par cette partie horrible de l'histoire de notre pays. J'ai eu ce poids sur les épaules et dans mon cœur pendant longtemps. Maintenant que je sais, je peux guérir. Avec les excuses du gouvernement du Canada et de l'Église catholique, nos survivants des pensionnats indiens ont maintenant la responsabilité de tourner la page. S'il y a une chose que je souhaite pour nos survivants, c'est qu'ils soient honnêtes. Pour nous permettre d'aller de l'avant, nous devons être honnêtes et sincères avec nos enfants et nos petits-enfants. Une fois que c'est dit, c'est sorti de votre système, alors que si ce qui s'est passé n'est pas dit et que c'est gardé à l'intérieur, cela devient encore plus puissant.

David Thomas : Le trajet que j'ai suivi : notre véritable sentiment de force de croire en qui nous sommes, la force que mes parents ont trouvée de tourner la page et de relever les défis. Un de mes projets était un centre pour étudiants à l'Université du Manitoba, pour regarder le passé et l'expérience de mes parents dans les pensionnats indiens pour voir tout ce que nous avons accompli en une génération.

Ann Callahan : Je garde de l'espoir pour les jeunes générations. Elles vont apprendre l'héritage des pensionnats indiens. Elles vont comprendre leurs parents, leurs grands-parents et leur communauté. Quand je donne une conférence, je leur dis : « Si on vous pousse par terre, ne restez pas au sol. Relevez-vous et continuez votre route. Ne laissez pas le passé vous définir. »

Shaneen Robinson : Je ne comprends vraiment pas l'ensemble du concept, parce que j'ai fréquenté une école privée alors je croyais que c'était une école catholique. Je suis allée, j'ai appris; je n'ai pas pleinement compris la portée des pensionnats indiens avant ma première année d'université. J'ai commencé à lire à ce sujet et j'ai essayé d'interroger mon père. Il ne voulait pas vraiment en parler. Beaucoup de personnes n'en parlaient pas et c'est seulement quelques années plus tard que nous avons commencé à entendre plus souvent les récits des survivants. Et au cours des dernières années, c'est devenu encore plus fréquent.

Garry Robson : Ils ne savent pas comment aimer. Comment réintégrer l'amour dans nos communautés aujourd'hui? Ils doivent se tourner vers le passé et examiner les règles originales de notre peuple – l'amour, l'éducation des enfants et toutes ces choses que notre peuple connaissait si bien.

Rebecca Chartrand : Lorsqu'on examine les statistiques, le taux de suicide dans les communautés autochtones, c'est vraiment important d'y associer un visage humain.

Garry Robson : Nos parents, nos grands-parents, nos tantes, nos oncles n'en parlent jamais. C'est une partie cachée de notre histoire, de notre peuple, des personnes non autochtones. Alors, les enfants grandissent sans comprendre pourquoi leurs parents ne peuvent pas les serrer dans leurs bras.

Anna Parenteau : Mon père n'en parlait pas vraiment. Je le sais maintenant, la manière dont il nous disciplinait et nous élevait provenait certainement du pensionnat indien. Il était très strict.

Rebecca Chartrand : Je pense qu'il est très important de comprendre comment les pensionnats indiens continuent d'affecter le peuple autochtone, parce qu'il reste encore beaucoup de questions non résolues qui sont en lien direct avec les pensionnats autochtones et le colonialisme.

Flora Zaharia : J'ai enseigné dans un pensionnat indien pendant mes quatre premières années. C'était particulièrement difficile de regarder les pensionnaires se faire traiter comme j'avais été traitée. C'était très difficile d'intervenir, parce que j'étais impuissante.

Nichola Batzel : Quand on voit des parents parfois qui sont nerveux dans leurs contacts avec le système d'éducation, cela provient sans doute de leur propre expérience.

Rebecca Chartrand : Il y a beaucoup de défis à surmonter dans les écoles et nous essayons encore de les comprendre. Beaucoup de défis dans les écoles sont la conséquence de questions historiques non résolues.

Nichola Batzel : Souvent, quand les enfants commencent à apprendre ce qu'était le système des pensionnats indiens, le sujet est très délicat et ils rentrent parfois chez eux et en parlent à leur famille, sans réaliser que certains de leurs proches ont vécu dans un pensionnat. C'est parfois la première fois que quelqu'un en parle.

Rebecca Chartrand : Il y a encore des gens qui nous demandent ce que les pensionnats indiens ont à voir avec l'éducation des Autochtones et ce que nous essayons de faire.

David Thomas : Je pense que quand mes enfants étaient petits et qu'ils sont allés à l'école pour la première fois, j'ai compris à quel point j'étais vulnérable de les voir partir, de les perdre. S'ils sont partis pendant une journée à l'école, ça peut sembler long quand ils sont petits. Imaginez qu'ils soient partis pendant un an.

Nichola Batzel : Ma famille naturelle vit au Nunavut et moi, à Winnipeg. Parfois, je me demande qui était la travailleuse sociale qui s'est assise avec ma mère naturelle, ce qu'elle lui a dit et ce qui l'a fait décider de m'envoyer à Winnipeg. Je ne pense pas qu'il soit juste que qui que ce soit ait à passer dix-sept années sans rencontrer une autre personne qui partage ses origines.

David Thomas : Le fait de savoir ce que mes parents ont vécu me fait réaliser à quel point j'ai de la chance de pouvoir aller au secondaire, au collège, à l'université, d'obtenir un diplôme et d'être en mesure de voir mes deux enfants aller aussi à l'université. Quand ils seront assez grands et mûrs, ils pourront comprendre le contexte et ils pourront tourner la page et apprécier encore plus le fait que leurs parents sont des survivants, leurs grands-parents sont des survivants, et ils le sont aussi.

Grace Zoldy : Je souhaite que nous puissions obtenir la guérison dont nous avons besoin. C'est tout ce que j'ai à dire.